FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE VII

(Suite)

Les hôtes du *White-Swan* jouissaient de la plus douce quiétude. Quoique l'heure fût matinale, déjà lord Mac-Bayle avait fait jeter ses lignes et considéraient ses flotteurs avec une extrême attention.

Assise devant la table de la salle à manger, mistress Morridge procédait à un premier déjeuner. Mise en appétit par la brise saline, elle faisait disparaître tartine grillée sur tartine grillée, les arrosant d'un nombre imposant de tasses de thé.

Les baronnets, peu admirateurs du soleil levant, étaient encore plongés dans un profond sommeil. Arthur Mac-Bury, tout halestant, exécutait en songe un nombre indéfini de valses, qui lui obtenaient enfin les bonnes grâces de Margaret, et Philip Lyndal composait une irrésistible élégie.

Quant à miss Mac-Bayle, debout devant un sabord ouvert de sa cabine, elle humait, avec une sorte d'ivresse, l'air du matin, heureuse d'être jeune, heureuse...

C'est que Margaret, si fière pour tous, s'était créé un type dans son imagination : le fiancé du rêve, paré de tous les attraits, de toutes les beautés physiques et morales.

Grand et noble, généreux, délicat, ardent, que sais-je !... un idéal pur ! C'était l'élégant et le beau conquérant qui devait apparaître, et d'assaut emporter son cœur.

Et tout bas, bien bas, miss Mac-Bayle se disait que le marquis de Trémur avait quelque ressemblance avec le fiancé-chimère. Son idéal semblait enfin prendre un corps, une âme, une vie. Elle se rappelait avec attendrissement l'attention extrême que, la veille, lui avait prêtée Gaston. Elle voyait les yeux expressifs du jeune breton fixés sur les siens. Elle revoyait encore son visage tour à tour pâle ou coloré, joyeux ou triste, ému très souvent, et ignorant l'affection ardente que le marquis portait à Mlle Hermel, elle se demandait :

—M'aimera-t-il un jour ?...

Puis, mécontente de se sentir rêveuse, elle résolut de donner un autre cours à sa pensée.

La petite cabine, tous les sabords ouverts, avait une douceur de température qui charmait. Dans le grand silence, on entendait seulement la mer battre les flancs du yacht, ou le cri d'une mouette rasant le flot.

C'était un chef-d'œuvre d'élégance que cette cabine de miss Mac-Bayle. Tous les meubles étaient laqués blanc, ornée d'une guirlande de roses admirablement peintes ; des nœuds de ruban, rose aussi, relevaient les tentures claires, et deux statuettes allégoriques en albâtre, *la Charité* et *la Prière*, vissées sur leur socle sculpté, semblaient faire la garde de chaque côté de l'étroite couchette, toute en guipure et en satin.

Mais la merveille de cette cabine était la niche de Toby. Faite en vannerie dorée, elle avait la forme d'un clocheton mauresque, tout garni de houppes et de franges.

De sa riche pagode, où sa petite tête frisée apparaissait à l'ouverture en cintre, le minuscule havanais dardait sur sa maîtresse des yeux humides et parlants.

—Hop ! Toby, fit Margaret.

Il s'élança vers elle, jappant et l'entourant de mille cercles joyeux.

La folle Ecossoise riait de tout son cœur, excitant encore, d'un mouvement de la main, les ébats de Toby. Elle l'agaçait, en frappant

son fin museau de la branche d'églantine offerte la veille par sir Arthur, et chaque fois que la fleur perdait une de ses feuilles, miss Mac-Bayle semblait ravie.

—Hop ! hop ! Toby, s'écriait-elle... Oublions nos soucis, dansons, chantons, étourdissons-nous au bruit.

Puis, avec sa nature changeante, vite lassée des ébats de son favori, elle l'arrêta soudain, en levant son index à la hauteur de ses mobiles narines.

—Stop, Toby !

Et l'intelligent animal, sachant comprendre tous les signes de Margaret, demeura immobile, debout sur ses deux pattes, attendant un nouvel ordre.

—Au repos, Toby, et moi à la besogne. Je vais écrire à Germaine ; tu sais, la bonne Germaine qui, à Paris, te caressait en te donnant du sucre.

Dialoguant avec le havanais, maintenant paresseusement couché à ses pieds, sur un coussin brodé, Margaret prit, dans son secrétaire de boule, une feuille de papier armorié, parfumé, et se mit à écrire :

“Ma bien chère,

“Ta missive m'est arrivée hier matin, non pas à Nice, non pas à Naples, mais devine ?... Un... deux... trois !... Tu ne sais pas ? Eh bien, dans un pays perdu. Il n'est pas seulement à douze heures de la capitale, par le train rapide ; mais, par ses mœurs antiques, à deux ou trois siècles. Ici, comme au temps de la duchesse Anne, toutes les femmes portent la robe de drap à taille haute, la jaunette d'or et une coiffe aux larges ailes.

“Les hommes n'ont qu'une ambition : la pêche lointaine ; qu'une amie : la mer changeante. Tous parlent une langue primitive, pleine de vieux mots saxons. En jetant son filet, le pêcheur chante d'antiques plaintes, et au loin, sur les dunes, en gardant son troupeau, j'entends un jeune pâtre, venu du fond du Finistère, qui sans doute se rappelle son village, en tirant de son binion des notes si mélancoliques que les larmes en montent aux yeux.

“La poésie de cette terre bretonne te charmerait, ma chère Germaine, et voilà que dans ma cervelle surgit un projet. Si tu me venais, avec quelle joie je t'offrirais la moitié de ma cabine ! Elle est très mignonne, tu verras, toute blanche et rose, avec des poufs par-ci, de minuscules guéridons par-là ; le tout dans un savant désordre, qui est, je te le garantis, le comble du bon goût.

“Viens donc ! Qui en ce monde a su me refuser ?

“D'ailleurs, tu ne perdrais en rien tes heures à Saint-Michel-en-Grève. Toi, l'amie des beaux sites, tu pourrais vivre le pinceau en main, et quels modèles tu emporterais à Paris ! Quelle mine pour tes futurs succès !

“Comment te tenter ?

“D'abord, je m'adresse à ton cœur, en t'affirmant que ton arrivée me causerait la joie la plus vive. Ensuite, regarde ce que je vois par le sabord ouvert de ma cabine : au premier plan, des vagues qui viennent mourir en festons sur le sable d'or ; plus loin, les falaises découpent leurs crêtes arrondies, sur le ciel d'un gris perlé ; et quelle herbe les recouvre ! une herbe fine, odorante, faite de mille plantes.

“Ici s'élève la digitale, entourant d'une couronne de pourpre la base du *Roch-ar-laz*, immense rocher tout en granit. Quel observatoire, mon amie, et quels horizons merveilleux tu découvrirais, si tu voulais apporter tes pinceaux sur la plate-forme du géant ! Et sur la ciel se détachent la chapelle de Saint-Efflam et le beffroi en ruine de Sainte-Honorée. Elle est poétique la légende de ces deux clochetons. Écoute :

“Efflam, prince d'Irlande, et très grand saint, ayant résolu de vivre en cénobite, fit construire, sur cette grève de l'Armo-rique, un monastère.

“Sa femme, une pieuse princesse, voulut suivre cet exemple, et, à une très petite distance du couvent d'Efflam, s'éleva ce- lui d'Honorée.

“Le prince était donc moine et la princesse servante des pauvres. Ils ne se voyaient plus jamais, mais ils s'aimaient toujours, et, par une permission divine, dit la légende, chaque fois qu'Efflam pensait à Honorée, ou qu'Honorée songeait à Efflam, les cloches des deux monastères se mettaient à vibrer sans que personne ne les touchât, à s'appeler doucement d'abord, plus fort ensuite, et elles conversaient ainsi tant que demeuraient unies les pensées du saint et de la sainte.”

“Que dis-tu de mon pieux récit ? Il est très véridique, paraît-il, et les vieux du pays se signeraient avec effroi devant celui qui se permettrait d'en douter.

“Ici tout est plein de souvenirs et de légendes. Viens donc, car c'est bien le pays des poètes et des rêves ; un pays très retiré, très frais, embaumé du parfum des dunes.

“Nous irons toutes deux le long des grèves ; puis nous prendrons la route bordée de bruyères, et je te conduirai dans le musée de mon choix. Son dôme est d'un bleu d'azur rayé de nuages d'argent ; tous ses paysages sont signés du Maître des maîtres. Là, pas d'atmosphère impure. Dieu a privilégié ce coin de la nature.

“Ah ! j'ai besoin de ta sagesse pour guider ma folie, et de ton cœur ami pour appuyer mon cœur !

“Tous m'envient !... Cependant, j'ai des heures de tristesse profonde. Le luxe, qui m'entoure, parfois m'exède.

“Avec tous mes caprices satisfaits, on m'a donné la satiété. Le jour, je rame, je nage, je tire à l'arbalète ; le soir, je danse, je tourbillonne. On me croit d'une gaieté folle. Et pourtant... pourtant !...

“Tous m'adulent, on, pour être vraie, tous adulent ma richesse ; mais personne ne m'aime véritablement, et c'est là une grande tristesse que cet envers des bank-notes.

“Cependant, je t'avouerai, tout bas, bien bas, que, peut-être, sur ces grèves sauvages, j'ai trouvé mon prince Charmant. Mais, chut !... chut !... si j'allais me tromper... et seulement plus tard, lorsqu'il m'aura déclaré sa flamme, je te dirai son nom.

“Viens donc, Germaine. Je veux que tu connaisses celui qui, le premier, a fait battre mon cœur. Viens, car je t'aime, et te revoir sera pour moi la plus grande des joies.

Germaine, assise devant son chevalet, achevait de peindre un cours d'eau algérien. Il sortait du sol, paisible, miroitant au soleil ; ici baignant un marabout ; plus loin faisant croître, sur ses bords, des touffes de mimosas et des bouquets de palmiers. C'était le seul sourire dans l'immensité des salles. Cette œuvre originale, pleine de richesse dans les teintes, de puissance et d'éclats dans le coloris devait forcément amener un succès.

La jeune fille y travaillait avec courage, lorsque Suzel lui remit la lettre de Margaret.

En moins d'une seconde l'enveloppe fut ouverte, et les pattes de mouche de l'Ecossoise apparurent, formant, en tous sens, sur les pages satinées, des invasions de croisillons.

Mlle Hermel aimait le style expansif de son amie.

Toutes deux entretenaient une correspondance active, et se confiaient leurs pensées, leurs goûts, leurs enthousiasmes.

Le visage de Germaine tour à tour s'é-